Polysémie n'est pas ambiguïté

Jacqueline Picoche

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3451>

DOI : [10.4000/praxematique.3451](https://doi.org/10.4000/praxematique.3451)

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1989

Pagination : 75-89

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Jacqueline Picoche, « Polysémie n'est pas ambiguïté », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 12 | 1989, document 5, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3451> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3451>

Jacqueline PICOCHÉ
Université de Picardie

POLYSEMIE N'EST PAS AMBIGUÏTE

Le coordinateur de ce numéro des *Cahiers de praxématique* consacré à la polysémie et aux réglages du sens, souhaitait que le "développement des propositions guillaumiennes" soit présenté par "qui de droit". Je ne suis pas du tout sûre d'être "qui de droit". J'ai néanmoins accepté, car il est vrai que, dans mes *Structures sémantiques du lexique français* (désormais *SS*), j'ai tenté, paradoxalement peut-être, d'adapter quelques concepts de G. Guillaume à l'étude du lexique, où lui même ne voyait aucune systématisme et qu'il qualifiait de "collection d'impressions". Sa "psychomécanique" se prête toutefois à cette étude en ce qu'elle est une sémantique du signe et non de la phrase ou de l'énoncé, de la langue et non du discours, ce qui lui donne, et sans doute à elle seule parmi toutes les linguistiques et les sémantiques d'aujourd'hui, la possibilité de conférer une place centrale à ce phénomène caractéristique des langues naturelles, qu'il n'y a pas biunivocité entre signifiants et signifiés et que les signes y sont d'autant plus polysémiques qu'ils sont plus usuels. Etant donné la marginalité actuelle de ce courant de pensée, il sera sans doute utile de définir sans trop de brièveté les notions utilisées. Elles nous amèneront à opposer deux grands types de polysémie qui seront examinés l'un après l'autre du point de vue des ambiguïtés qu'ils seraient susceptibles d'engendrer.

1 - RAPPEL TERMINOLOGIQUE

J'utilise dans *SS.* les mots de *cinétisme*, de *subduction*, de *saisies plénières* et *subduites*, et surtout de *signifié de puissance* (désormais SdeP) ; j'y distingue, pour l'essentiel, deux types de polysémie : l'une, avec un ou plusieurs cinétismes et subduction, qui inclut la métaphore, l'autre, sans subduction, qui relève en grande partie de la métonymie. Les exemples les plus éculés étant toujours les meilleurs, comme le montre bien l'usage universel qui est fait de l'immortelle série des sièges, chaises et fauteuils, je reprendrai pour commencer plusieurs exemples que j'ai déjà traités dans mon livre ou dans des articles.

1.1 - Polysémie comportant un mécanisme de subduction

Les *créneaux* du Moyen-Age (*SS.* p. 12-14), entités archéologiques, sont des portions de murailles isolées les unes des autres par des vides de même dimension et de même forme rectangulaire, ménagées en haut d'une fortification pour servir de protection à ses défenseurs. A partir de ce sens "plénier", réunissant des sèmes concrets (muraille de pierre) et les sèmes abstraits de défense, d'angle droit, de plein et de vide, la pensée peut se diriger soit vers la notion d'alternance de places pleines et de places vides, soit vers celle de défense, qui n'a, en elle-même, rien à voir avec la première. D'où les locutions, figées, en français moderne "faire un créneau" (pour se garer entre deux voitures, en décrivant des angles voisins de 90°), et "monter au créneau" (pour défendre sa politique).

Dans cet exemple relativement simple, où tout emploi archéologique réunit la totalité des sèmes ci-dessus énumérés, on peut parler de "saisie plénière". Mais il est des cas de mots concrets fondamentaux (les quatre éléments, les parties du corps, etc.), qui sont le centre de constellations de locutions et de collocations si riches qu'aucune saisie, même concrète, ne peut en réunir tous les traits et être vraiment dite "plénière" ; j'ai proposé dans ce cas d'appeler "archétype sémantique" le centre d'où rayonnent les cinétismes.

Il suffit de deux acceptions de richesse sémique inégale, dont la plus pauvre ne retient que quelques sèmes de la plus riche, pour définir un *cinétisme* ou "mouvement de pensée". Mais entre ces deux extrémités, il peut être "saisi" (interrompu, immobilisé) en tout point de son parcours : ainsi sur le premier cinétisme, on pourrait aligner des "sortes de créneaux" consistant, par exemple, en

blocs de rochers disjoints, ou une décoration brodée ou peinte de "créneaux" comportant simplement une suite d'angles droits. Un cinétisme peut même être prolongé par un développement de l'abstraction : dans "trouver un bon créneau" (pour produire ou vendre un produit industriel) il n'y a plus de place vide matérielle, ni d'angle droit, mais seulement une alternance de plus et de moins, un moins entre deux plus ... Nous dirons donc que le **signifié de puissance** du mot *créneau* se définit par la **totalité des sèmes de l'acception plénière et l'ensemble de ces cinétismes**.

Le mouvement de subduction qui se développe sur un cinétisme ne conduit pas nécessairement l'esprit du concret à l'abstrait : il peut le mener d'un concret plus riche à un concret plus pauvre (orange, nom de fruit ou nom de couleur) ou d'un abstrait plus riche à un abstrait plus pauvre comme c'est le cas dans *devoir* pour lequel je me suis risquée à proposer l'échelonnement de saisies ci-dessous, simple jalonnement d'un cinétisme unique dont bien d'autres points pourraient être occupés par les effets de sens si variés produits par ce verbe :

1. (saisie plénière) *un Débiteur (Daniel) doit de l'Argent (mille francs) à un Créancier (Claude) en échange d'un Bien (un studio) jusqu'à un terme convenu*. Les deux partenaires ont engagé en T1 leur avenir et leur liberté en contractant des obligations complémentaires de fournir le bien et de payer la somme convenue ; à tout moment T2 il se *devront* quelque chose jusqu'au moment T3 où la dette sera payée et le contrat non renouvelé. Ce qui se passera en T3 aura pour cause ce qui a été convenu en T1.

2. *On doit à Pasteur de grands progrès de la médecine* : il n'y a pas eu de contrat entre *On*, qui a une dette de reconnaissance sans être à proprement parler débiteur, envers Pasteur qui n'est pas un créancier ; le prix à payer n'est pas fixé ; le terme non plus.

3. *Daniel doit se soigner* : il n'y est obligé envers personne mais par la nature des choses : *se soigner* est la condition d'une meilleure santé ; s'il obtient à l'avenir ce résultat, les soins en auront été la cause.

4. *Daniel ne restera pas à bricoler à la maison, il doit aller au cinéma* : il a formé ce projet, il est probable qu'il le réalisera ; il a engagé son avenir mais il n'y est obligé envers personne.

5. *Daniel doit être au cinéma en ce moment*. "Il est probable qu'il est au cinéma ; on le vérifiera quand il rentrera". Le futur est ici celui du locuteur et non celui de Daniel.

6. (saisie la plus subduite) *l'épidémie de choléra est due à une mauvaise hygiène* : placé en T3, le locuteur ne garde de *devoir* que la relation de cause à effet.

Dans cette optique, le "signifié de puissance" est un fait de langue normalement inconscient ; les saisies, figées, banales, ou novatrices, réalisées, ou réalisables, sont des faits de discours ; elles révèlent le SdeP et le SdeP leur confère une ordination obligatoire, appelée "chronologie de raison" par Guillaume. Il la concevait comme conforme à la démarche inconsciente de l'esprit s'appropriant l'univers par enrichissements et particularisations successives, du plus général et du plus abstrait (donc du plus "subduit") au plus précis, au plus particulier, à l'acception "plénrière", donc de la moindre à la plus grande compréhension, en même temps que de la plus grande à la moindre extension. Mais en pratique, c'est en partant de l'acception la plus riche et en la mettant en relation avec des saisies plus abstraites qu'elle-même, donc en suivant l'ordre inverse qu'on peut définir un cinétisme. A notre sens, les cinétismes peuvent se lire sans inconvénient de gauche à droite ou de droite à gauche, du plus riche au plus pauvre et du plus pauvre au plus riche. L'essentiel est la **cohérence dynamique** de ce premier type de polysémie, par opposition à laquelle on peut définir le mot *monosémique* comme celui où la saisie plénrière est atteinte du premier coup sans que le cinétisme soit nulle part interrompu ni aucune métaphore développée. Le cas n'est pas rare dans les fréquences basses et les mots un peu techniques.

1.2 - Polysémies sans mécanisme de subduction

La *polysémie* commence où s'arrête (éventuellement où le lexicologue décide d'arrêter ...) l'*homonymie*, définie par la coexistence sous un même Signifiant, de Signifiés totalement disjoints sans le moindre rapport sémantique les uns avec les autres, tels la *baie* du groseillier et la *baie* de Rio de Janeiro.

Qu'y-a-t-il de commun entre l'*hôtel* Hilton (qui héberge des voyageurs), le vénérable et historique *hôtel* de Rohan, et l'*hôtel* de ville ou l'*hôtel* des ventes ? Que ce sont des bâtiments. C'est déjà quelque chose de plus que la totale disjonction des deux *baies* ci-dessus. Mais encore ? Ce ne sont pas des maisons ordinaires mais des bâtiments d'une certaine importance et d'une certaine notoriété, par rapport auxquels on peut se repérer dans une localité. Et encore ? Eh bien, plus rien. Pas de cinétisme ni de subduction. Tous les emplois sont

également concrets, donc riches en sèmes. Tout se passe comme s'il s'agissait en réalité d'un mot monosémique vague auquel l'usage confère une spécialisation contextuelle, réduisant ses possibilités de référence à certains objets seulement.

J'appelle aussi "signifié de puissance" ce léger ensemble sémique, qui fait l'unité des trois emplois. Assurément, il y a des bâtiments importants et notoires qui ne sont pas des hôtels : les gares par exemple. Du point de vue du référent, ce SdeP est comme on dit "trop puissant". Mais cette "surpuissance" disparaît si l'on étudie la polysémie de ses parasyonymes (*immeubles, auberge, maison*, etc ...). On peut proposer pour chacun un SdeP bien spécifique qui ne se confond nullement avec celui-ci (v. SS. p. 17 *auberge* et p. 36 *hôtel*). Cette spécificité est même la condition de son acceptabilité, d'où la nécessité de traiter en groupe les mots parasyonymes par leur sens plénier, dans leur entier, y compris leurs emplois subdits, si disjoints qu'ils puissent être en apparence.

Les SdeP "statiques" engendrent toutefois des polysèmes beaucoup plus proches de l'homonymie que les SdeP "dynamiques", comme le montreront les quelques exemples ci-dessous : Quoique le mot *capital(e)* puisse dénoter diverses choses hétéroclites : une ville, des caractères d'imprimerie, une somme d'argent produisant des intérêts ... on trouve fondamentalement dans les emplois nominaux ci-dessus le sens qu'il produit dans ses emplois adjectivaux : "le plus important, en parlant de deux ou plusieurs éléments comparables" : (A) Paris, par rapport aux villes de province, (B) les lettres majuscules par rapport aux minuscules, (C) l'argent placé, par rapport aux intérêts qu'il rapporte. En matière financière, pourtant, cette unité tend à se disjoindre. On peut parler (D) des capitaux investis dans une entreprise sans qu'il soit question d'"intérêts" à proprement parler. Il reste un lien entre l'acception (C) et l'acception (D) mais il est d'une autre nature que celui qui unissait les acceptions (A), (B), (C). Le mot *carte* (d'identité, de visite, de rationnement, postale, professionnelle etc ...) dénote dans une multitude d'emplois une feuille rigide de petites dimensions portant des indications d'une certaine importance. Mais la *carte de géographie*, quoique portant des indications dont l'importance est évidente, peut être imprimée sur n'importe quel support, la carte du restaurant est souvent de grandes dimensions et à plusieurs feuillets, et la *carte à jouer*, qui répondrait assez bien au sémème proposé, a développé de son côté un système de polysémie "dynamique" intégrant les notions de hasard, de risque, d'honnêteté et de malhonnêteté, qui en font un cas tout à fait particulier. Je pense qu'il serait conforme à la nature des choses de traiter la *carte de*

géographie comme un homonyme et la *carte à jouer* comme un élément de polysème extrêmement disjoint.

J'aurais pu éviter moi-même la polysémie terminologique en ne dénommant pas au moyen de la même locution deux êtres de raison si différents. Mais il m'a semblé que le **principe d'unité des polysèmes en synchronie**, dont l'existence a été niée par certains linguistes, devait être affirmé par une dénomination unique, même si cet être de raison avait, comme Janus, deux visages. Je dis bien en synchronie : tous nos exemples, jusqu'ici, ont traité de relations sémantiques vivantes en français du XXe siècle et d'elles seules.

Cela ne signifie pas, bien sûr, que les SdeP (pour autant qu'ils "existent" et ne soient pas une simple vue de l'esprit) échappent à l'évolution historique qui emporte toute chose en ce monde. *Créneau* a été pendant des siècles un mot monosémique. Il a fallu atteindre une époque où l'objet concret n'est plus qu'un souvenir historique pour que les saisies abstraites apparaissent et que des cinétismes se révèlent. On sait que *bureau* (SS. p. 38-40), diminutif de *bure* "tissu de laine", a développé successivement, par une série de métonymies les sens (A) "table à écrire (recouverte de ce tissu)", (B) "local (où se trouve cette table) servant à des travaux d'ordre administratif ou intellectuel", et enfin (C) "groupe de personnes (travaillant dans ce local) se livrant à ce genre d'activité". Le point de départ étant oublié ainsi que les éléments de sens inscrits entre parenthèses, ces diverses acceptions sont-elles devenues aussi parfaitement homonymiques que celles de *baie* ? Pourrait-on penser que c'est par un pur et simple hasard qu'un seul *Sa bureau* recouvre ces trois Sés ? Je crois que non et qu'on peut percevoir, grâce à un certain "air de famille" un "signifié de puissance" définissable par "activité non manuelle, non ludique, paperassière et organisatrice". La plupart des légers SdeP du type statique sont, historiquement, le résultat de métonymies. Autant l'activité métaphorique maintient l'unité des polysèmes, autant l'activité métonymique tend à les disjointre.

J'ai consacré un chapitre de SS. à opposer ce que j'appelais SdeP à divers autres artefacts linguistiques : *structure actancielle*, *aspect*, *métaphore*, *archiséme*, *définition*. J'aurais dû, je dois aujourd'hui, pour suivre la mode, ajouter à ma liste ce que la linguistique américaine appelle *prototype* dans un ensemble de travaux dont G. Kleiber (désormais K.) nous a donné récemment une excellente synthèse.

Ce courant de pensée s'est développé en réaction contre une lexicologie (aristotélicienne ou structuraliste, ou générativiste, le résultat est le même) qui ne

connaît que le minimum de "différences spécifiques" opposables à ce qu'on appellera à volonté "genre" ou "archilexème", conditions nécessaires et suffisantes pour définir un mot dans une acception très courante mais qui laisse de côté une multitude d'emplois secondaires plus ou moins marginaux. D'où la volonté de remplacer les définitions rigides par un "ensemble flou" de sèmes dont aucun n'est absolument nécessaire. Ces recherches ont de nombreux points communs avec les miennes. Si "Le prototype est l'entité centrale autour de laquelle s'organise toute la catégorie" (K. p. 11), il ressemble comme un frère à mes "archétypes sémantiques" ou à la saisie plénière d'un polysème à SdeP dynamique. Je suis bien d'accord pour en faire des définitions riches et descriptives, pour préférer à la rigidité une "flexibilité" sémantique permettant de s'adapter au réel linguistique. Chez les "prototypistes" comme chez moi beaucoup de contre-exemples de la catégorisation stricte deviennent "inoffensifs" (K. p. 22), et je n'ai aucune peine à définir comme *chaise* des objets à un seul pied ; je revendique, moi aussi, l'origine sociale et non référentielle de mes "archétypes sémantiques", "propriétés reconnues comme typiques par l'ensemble des locuteurs d'une communauté linguistique" (K. p. 41) qui "ne sont pas de simples données encyclopédiques".

Cependant il existe des points de différence importants : je ne suis pas psychologue mais linguiste ; je ne pratique pas de tests, même "linguistiques", sur un échantillonnage d'individus pour savoir ce qu'ils ont dans la tête quand ils prononcent le mot *oiseau*. J'interroge uniquement la langue, trésor commun de tout un peuple, dans ce qu'elle a de plus banal et de plus figé, pour savoir ce qu'elle en dit : dans quelles locutions sans substitution possible le mot apparaît-il ? (je trouverai, par ex. *manger comme un oiseau* et peu me chaut que l'aigle consomme des kilos de viande) ; de quels verbes le mot *oiseau* peut-il être spécifiquement sujet ? (*s'envoler, voler, se poser, chanter*) ; de quels adjectifs ou compléments est-il banalement accompagné ? (*bleu, rare, de mauvais augure*) etc ... C'est une démarche absolument différente, dont les résultats se recoupent, mais en partie seulement.

La méthode des tests psychologiques ne convient guère que pour des "hyponymes" concrets ; on ne parvient pas à trouver de "prototypes" pour leurs "hypéronymes", alors qu'un SdeP abstrait est tout à fait normal, et peut être proposé pour n'importe quel mot quel que soit son type de sémantisme. Enfin, dans cette théorie, qui n'a rien de dynamique, pas de cinétismes où les cas un peu exceptionnels (*oiseaux* qui ne voient pas, comme l'autruche ou l'oie, *tasses* qui

n'ont pas tout à fait la forme canonique) trouveraient facilement leur place, ce qui interdit aux auteurs d'envisager les relations du concret et de l'abstrait, c'est-à-dire de traiter les grandes polysémies dans toute leur ampleur.

Alors que le prototype est un objet psychique de l'ordre du conscient, le SdeP est un objet purement linguistique. S'il correspond à une réalité psychique, celle-ci est largement inconsciente, surtout lorsqu'il s'agit d'un SdeP dynamique. Aux spécialistes de l'inconscient humain de dire si "réalité" il y a ou s'il ne s'agit que d'une manière cohérente de présenter des faits linguistiques, ce qui ne serait déjà pas si mal.

2 - "SIGNIFIES DE PUISSANCE" STATIQUE ET AMBIGUÏTE

Soit l'injonction "Donne-moi ta *carte*" : si l'allocutaire donne au locuteur une carte postale au lieu de la carte Michelin demandée, c'est que, dans la conversation précédente, il a été question d'acheter des cartes postales et de consulter la carte Michelin et que le locuteur n'a pas fait suffisamment fonctionner les mécanismes de référence, ou bien que l'allocutaire est, comme on dit, "dans la lune", n'ayant pas suivi l'enchaînement des situations et des discours qui lui aurait permis de sélectionner la bonne acception. Les "traits de sélection" grâce auxquels les générativistes introduisent dans leurs structures syntaxiques les items de leur dictionnaire sont certes trop généraux ; ils ne tiennent bien sûr pas compte des polysémies que cette linguistique de la phrase aboutit à nier, mais l'idée est toujours utilisable et mériterait des études plus détaillées. Nous sommes ici dans un cas de semi-homonymie, et les homonymes tolérés par la langue sont généralement si étrangers les uns aux autres au point de vue sémantique que l'ambiguïté est exceptionnelle quand elle n'est pas voulue comme elle l'est parfois quand on plaisante.

Voici un exemple de jeu de mots digne de l'almanach Vermot : à un moment de l'actualité où les médias faisaient un sort à la dette de pays du tiers-monde à l'égard des hôpitaux français, je tombe sur une caricature où une infirmière à tête de Marianne, apporte sur un plateau quelques remèdes à un malade, étranger impécunieux, en lui disant : "Vous n'oublierez pas votre petite note ! "Réponse : "- Bien sûr que non ! je vous donne 6 sur 10 pour l'accueil et 7 sur 10 pour les soins". L'équivoque n'est possible entre la *note* de frais et la *note* professionnelle (normalement décernée par un supérieur) que parce que

l'infirmière, avec une discrétion toute hôtelière, a escamoté le verbe payer qui, précisant le référent, aurait rendu le jeu de mots impossible. Or les mécanismes de référence ne sont pas inscrits dans les lexèmes, mais dans les morphèmes et les règles de syntaxe qui leur permettent de s'actualiser en discours.

On peut trouver des cas d'ambiguïté où aucune polysémie n'est en cause, mais où la référence au réel est perpétuellement freinée, dans le cas d'arrière-pensées et de sous-entendus : un haut magistrat installant, au cours d'une cérémonie inhabituellement simple, un collègue imposé par la chancellerie alors qu'on en espérait un autre, invite le corps judiciaire à réfléchir "au respect des usages constants qui constituent la loi commune de notre profession et qui n'avaient, jusqu'à ce jour, jamais été transgressés" sans qu'on sache explicitement s'il déplore l'absence de faste de l'investiture ou le choix du magistrat investi. Tous les lexèmes de cette phrase sont plus ou moins polysémiques, mais il n'y a aucune ambiguïté sur les acceptions sélectionnées, notamment sur celle d'"usage" qui, pour parler bref, a évidemment ici le sens de "coutume" et non d'"emploi". Mais les coutumes sont innombrables et si le locuteur ne précise pas de laquelle il s'agit, le récepteur restera dans le brouillard si c'est un "Huron", ou bien saura "comprendre à demi-mot", "lire entre les lignes" sans avoir besoin "qu'on lui mette les points sur les i", s'il a été "élevé dans le sérail". Mais tout humain est un Huron lorsque c'est l'oracle de Delphes qui lui parle, ou les sorcières de Macbeth.

Dans la version cinématographique de *César*, l'oeuvre de Pagnol, au moment de la grande explication finale, Marius a le malheur de dire à son père : "Je te croyais plus *tolérant*". Celui-ci monte aussitôt sur ses grands chevaux et rappelle son fils au respect qu'il lui doit. Surprise du fils qui n'aurait jamais imaginé que cette parole innocente avait été interprétée comme une accusation de proxénétisme. César, patron d'un bar sur le Vieux-Port d'autrefois, avait rapproché *tolérant* de *tolérance*, mot qui, dans son vocabulaire, n'était usuel que dans la locution *maison de tolérance*. Césariot se charge de détromper son grand-père sans toutefois lui expliquer en détail que le verbe *tolérer* "renoncer à lutter contre quelque chose qu'on estime mauvais" peut admettre des compléments de nature variée et son dérivé *tolérance* concerner tantôt des abus qu'on ne peut empêcher, tantôt des idées, des attitudes devant la vie, légitimes en eux-mêmes, mais qu'on ne partage pas. Nous sommes ici dans un cas accidentel et assez caricatural de malentendu, où les deux interlocuteurs ne parlent pas exactement la même langue.

Il est pourtant des exemples, plutôt oraux qu'écrits, où l'ambiguïté est réelle, non accidentelle et non voulue ; mais il se trouve qu'elle est sans importance pour la communication : un auditeur entend sans embarras des séquences sonores comme / patufl d v r/, /lese a pla/, /piké far/, parce qu'il s'agit de locutions figées appréhendées dans leur entier comme un seul mot. Mais lorsqu'il devient scripteur, qui sait s'il ne devra pas recourir à son dictionnaire pour se tirer d'affaire ?

1. pantoufle de *vair* ou de *verre* ? Nous avons affaire ici à un cas d'homonymie purement orale, ou homophonie ; le scripteur moderne n'est pas obligé de savoir ce qu'est le *vair*, les fourreurs ne vendant plus ce produit ; et d'ailleurs, on ne fait guère, aujourd'hui, de pantoufles en fourrure. On fait encore moins des pantoufles en *verre*, mais dans un conte de fées rien n'est absolument impossible, d'où perplexité, dont on ne peut sortir qu'en recourant au texte de Perrault qui a sauvé le *vair* d'un complet oubli.

2. laisser en *plan* ou en *plant* ? J'ai rappelé (SS. p. 81-82) que, par deux fois dans leur histoire, l'étymologie populaire avait fait interférer *plant* (déverbal de *planter*) et *plan* (emprunt savant au lat. *planus*) ; l'orthographe dominante aujourd'hui est *plan*, signe que l'interprétation courante est "laisser à l'état de projet, ne pas passer à la réalisation" ; mais rien n'empêche de préférer l'orthographe *plant* et de la justifier par un rapprochement avec *planter là*, ou, plus vulgairement dit *faire poireauter*. Le scripteur choisit son interprétation personnelle ; l'auditeur n'en saura rien, le lecteur attentif se formera peut-être une image mentale ou une autre selon l'orthographe utilisée, le lecteur pressé comprendra de toutes façons le sens du texte, et c'est là l'essentiel.

3. "piquer un *fard* ou un *phare*" ? Passe encore pour un rapprochement entre le *plan* d'une ville (sa projection plane) ou, comme on l'écrivait avant le XVI^e siècle, son *plant* (son "implantation"). Mais comment peut-on hésiter entre deux homophones aussi éloignés l'un de l'autre que le *fard* (orthographe usuelle) et le *phare* ? Par le moyen de la subduction, en l'occurrence métaphorique : sous l'effet d'une émotion dont la soudaineté et la violence sont exprimées par le verbe *piquer*, vous rougissez, la sueur perle, vos yeux brillent, votre visage prend un éclat inaccoutumé ! Or, en saisie plénière, *fard* signifie "produit cosmétique, fréquemment de couleur rouge, destiné à rehausser l'éclat du visage" ; une saisie subduite ne conservera que les sèmes de rougeur et d'éclat. D'autre part, le *phare* est une construction maritime qui attire les regards des navigateurs par les grands

éclats de lumière que lance sa lanterne ; une saisie subduite pourra ne conserver que la notion d'un éclat soudain attirant les regards.

Bien des faits de synonymie partielle peuvent ainsi s'expliquer par la rencontre fortuite d'acceptions "saisies" sur les cinétismes fort différents de mots sémantiquement plus ou moins éloignés. Dans le cas présent, du point de vue de l'oralité du moins, on a affaire à un unique Signifiant / *far* / recouvrant deux acceptions voisines, non subduites : "éclat lumineux" et "éclat coloré" que le contexte ne permet pas de départager. Mais enfin, c'est un cas tellement limite que parler de polysémie y relève presque de l'abus de langage ! Et, malgré l'appel à la notion de subduction, nous restons dans le premier type de polysémie, parce qu'il ne s'agit que du rapprochement, à la faveur d'une coïncidence phonétique, des emplois subduits de deux mots totalement distincts.

3 - "SIGNIFIES DE PUISSANCE" DYNAMIQUES ET AMBIGUÏTE

Soit la phrase ambiguë : "Daniel doit être au cinéma cet après-midi". Si le locuteur parle le matin, "cet après-midi" est encore à venir, d'où sélection dans *doit* du sème "futur" et orientation vers l'avenir de l'infinitif présent *être*. Mais *doit être* dit plus que *sera*, parfaitement possible en l'occurrence ; d'où deux possibilités : obligations à remplir (que Daniel soit projectionniste ou qu'il soit critique cinématographique, lié par un contrat de travail), ou simple projet d'un spectateur potentiel, futur probable ; *être*, avec sa valeur durative, au lieu de *aller* qui serait également possible nous oriente, me semble-t-il, vers "obligation" (ce qui demanderait une plus ample analyse), et nous voici en saisie plénière.

Si au contraire le locuteur parle pendant l'après-midi et en l'absence de Daniel, c'est le sème "futur du locuteur", donc "probabilité à vérifier ultérieurement" qui va être sélectionné, et nous arriverons à une saisie des plus subduites.

La levée de l'ambiguïté dépend donc de la situation d'énonciation. Mais enfin, ce n'est que dans les livres de linguistique qu'on trouve des phrases qui ne soient pas des énoncés et dont on ignore totalement qui les prononce, dans quelles circonstances et dans quelle intention. Normalement locuteur et allocutaire, sachant "de quoi ils parlent", se rejoignent sur la même saisie aussi facilement qu'ils se rejoignent sur la même acception dans le premier type.

Bien entendu, des jeux de mots, généralement plus fins que les premiers, et dont Raymond Devos est coutumier (qu'on se rappelle son sketch sur le verbe *courir*) peuvent résulter de la confusion volontaire de deux saisies : Chez Molière, l'Avare : - "Je te donne ma malédiction !" Son fils : - "Je n'ai que faire de vos dons !".

Le verbe *donner*, dont la structure actantielle est la même que celle de *devoir*, a, lui aussi, un cinétisme comportant, avec toutes sortes d'intermédiaires, une saisie plénière, à laquelle correspond le dérivé *don* : "transférer gratuitement et définitivement la propriété d'un objet à quelqu'un" et une saisie très subduite où il ne signifie plus que "accomplir une action transitive", cette action étant précisée par le complément d'objet, généralement un nom déverbal. Entre le verbe simple (*maudire*) et la locution verbale (*donner sa malédiction*) les différences sont plutôt stylistiques que sémantiques, et, outre le jeu sur les mots révélateur voulu par Molière, il est probable que c'est pour donner à sa phrase un meilleur rythme qu'Harpagon préfère spontanément la locution au verbe simple.

Exemple moins classique : une bande dessinée pour enfants connut un jour des problèmes avec une commission de censure. L'auteur en prit son parti et, amenant ses héros, au cours d'une aventure, jusqu'à un poste de douane, s'amusa à terminer sa bande par un phylactère : "Stop, nous ne pouvons pas franchir cette frontière". Les jeunes lecteurs, en saisie plénière du mot *frontière*, "limite séparant le territoire de deux états, qui ne peut être franchie qu'à certaines conditions posées par les autorités responsables de ces Etats", comprendront simplement qu'ils ne pourront pas arrêter leur agresseur et que celui-ci restera inconnu. Mais les "happy few", en saisie subduite : "limite que l'Autorité interdit de franchir", comprendront qu'il valait mieux ne pas toucher à certains problèmes politiques ou moraux.

Bien entendu, il n'est pas impossible de trouver des ambiguïtés réelles reposant sur des différences de saisies. Je me suis heurtée à une difficulté de ce genre en essayant de classer les emplois de *devoir* dans les *Chroniques* de Froissart, histoire féodale et guerrière, où il est constamment question de vassaux subordonnés à leur suzerain et de soldats subordonnés à leurs chefs qui *devaient* accomplir telle ou telle mission ou telle ou telle manoeuvre stratégique : allez donc savoir si Froissart avait en tête un simple futur dans le passé ou l'obligation institutionnelle d'obéir à ses supérieurs, et si vous, lecteur du XXème siècle, vous trouvez sur la même saisie que lui ! A vrai dire, le problème n'est pas dramatique,

parce que si vraiment, comme je le pense, les deux acceptions peuvent se ranger sur le même cinétisme, la plénière (obligation institutionnelle) implique la subduite (orientation vers le futur). Ainsi, le risque est seulement de forcer ou d'affaiblir le sens voulu par l'auteur mais non d'aller à contre-sens.

Le fait que deux interlocuteurs se trouvent sur des saisies voisines mais non totalement coïncidentes peut engendrer sinon des malentendus grossiers, du moins des incompréhensions, des antipathies, des froissements de susceptibilités. J'emprunterai un exemple à un article de Nathalie Fournier à paraître dans *Langue française*, intitulé "*Pouvoir et devoir* dans les tragédies de Racine" que je la remercie de m'avoir communiqué.

Moins long que le cinétisme de *devoir*, celui de *pouvoir* n'en comporte pas moins une saisie plénière où toutes les conditions d'un passage du virtuel à l'actuel sont réalisées : force, savoir faire, moyens matériels, liberté juridique ... et diverses saisies plus ou moins subduites où l'une ou plusieurs de ces conditions ne sont pas réalisées, mais où subsiste le droit d'agir, le fait qu'aucune autorité n'interdit le passage à l'acte, avant d'atteindre les emplois les plus subduits, qui se réduisent à un vague calcul, une appréciation grossière de probabilités.

La tragédie d'*Iphigénie* oppose deux personnages masculins, Achille et Agamemnon. L'emploi révélateur qu'ils font des verbes modaux, en particulier de *pouvoir*, est un des éléments de leur affrontement. Agamemnon ne cesse de passer de la première à la seconde saisie ; son discours est essentiellement polysémique ; empli d'une terreur religieuse, il n'envisage que dans des phrases négatives, interrogatives, hypothétiques, optatives sa capacité à agir, dont il ne cesse de douter, et derrière laquelle se profile perpétuellement la volonté divine :

v.574 *Puissé-je* auparavant fléchir leur injustice
v. 1430 *Puis-je* leur prononcer cet ordre sanguinaire ?
v. 1460 : ... Grands Dieux, si votre haine
Persévère à vouloir l'arracher de mes mains
Que *peuvent* devant vous tous les faibles humains ?

Achille, au contraire, fermement installé sur la première saisie, interprète comme un signe de pusillanimité le langage polysémique de son interlocuteur, et fait du verbe *pouvoir* l'expression de sa liberté et de sa capacité personnelle à dominer le destin :

v. 1077 Votre fille vivra, je *puis* vous le prédire
Croyez, du moins, croyez que, tant que je respire,

Les dieux auront en vain ordonné son trépas.
Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

Certes Achille n'est qu'un homme et il n'ignore pas que les dieux ont sur lui aussi, leurs visées :

v. 249 : Je *puis* choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire
Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire ...

De cette "permission" divine (saisie 2) il va faire (saisie 1) l'instrument de sa liberté, prouvée par une longue série de blasphèmes qui laisse Agamemnon sans voix :

259 Les Dieux sont de nos jours les maîtres souverains
Mais, seigneur, notre gloire est dans nos propres mains.
Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres suprêmes ?
Ne songeons qu'à nous rendre immortels comme eux-mêmes ;
Et laissant faire au sort, courons où la valeur
Nous promet un destin aussi grand que le leur.

Certes Agamemnon et Achille ne sont "pas fait pour se comprendre", encore que leur langage soit clair et qu'ils manient avec autant d'aisance l'un que l'autre le verbe *pouvoir*.

Pouvoir, devoir, donner, frontière, tolérance, note, carte, hôtel, créneau etc ... sont polysémiques ; ils ne sont pas ambigus. Ils soulagent notre mémoire par leur capacité plus ou moins importante à balayer des secteurs du réel déterminés par un usage souple qui n'exclut pas certaines innovations. Sur un moteur unique se fixent divers accessoires permettant des travaux variés. Ce sont d'excellentes machines multifonctionnelles, mais on ne peut pas râper des carottes et battre des blancs en neige en même temps avec le même robot. On ne peut utiliser qu'une fonction à la fois ; il faut "savoir s'y prendre", et le meilleur outil devient inefficace dans la main d'un mauvais ouvrier. Le polysème est un être de langue que le discours doit réduire à la monosémie. C'est affaire d'énonciation et de pragmatique. Si le discoureur ne sait pas l'adapter au référent qu'il vise, si le récepteur connaît mal la langue du discoureur, est inattentif aux indices qui lui sont fournis pour localiser exactement ce référent, il y aura déréglage du sens, incompréhension, malentendu et confusion. Il y a des récepteurs tortueux qui "cherchent midi à quatorze heures" et voient des indices subtils là où le discoureur parlait en toute simplicité. Mais il y a aussi des discoureurs malins qui bricolent

astucieusement leur appareil et en tirent des partis non prévus par le mode d'emploi. A discoureur malin, récepteur malin, sous peine d'être berné !

BIBLIOGRAPHIE

FOURNIER (N.) 1989 - *Pouvoir et devoir dans les tragédies de Racine* - à paraître dans *Langue française* - Paris.

KLEIBER (G.) 1988 - *Prototype, Stéréotype : un air de famille ?* - DRLAV, revue de linguistique - Centre de recherches de l'Université de Paris VIII - n° 38 - *Lexique : nouveaux modèles* - pp. 1 à 61.

MOIGNET (G.) 1981 - *Systématique de la langue française* - Paris - Klincksieck - (v. en particulier ch. XII).

PICOCHÉ (J.) 1986 - *Structures sémantiques du lexique français* - Paris, Nathan - 143 p.

PICOCHÉ (J.) 1988 - *Le signifié de puissance de pouvoir, devoir, falloir* - Association internationale de psychomécanique du langage - bulletin n° 5 - en collaboration avec l'U.A. 1030 du CNRS - 10 allée des Castors - 95200 Rueil-Malmaison - France - pp. 413-422.

ETUDES LITTERAIRES

VOLUME 21, N° 3, HIVER 1988-1989

LA CULTURE ET SES SIGNES

sommaire

Ce numéro a été préparé sous la direction
de Gérard Deledalle et Louis Francoeur

Présentation : Louis Francoeur 9

signes

- PHILOSOPHIE : Gérard Deledalle, *Sémiotique et signifique* 13
- MATHÉMATIQUES : Robert Marty, *Description et formalisation mathématique* 21
- LINGUISTIQUE : Jeanne Marie Barberis, Jacques Bres, Françoise Gardes-Madray, Paul Siblot, *La praxématique* 29
- Joëlle Réthoré, *la Pragmatique linguistique de Peirce* 49
- Anthony G. Jappy, *Iconisme et structure de l'objet des signes linguistiques* 59
- INFORMATIQUE : Gilles Thérien, *Sémiotique et intelligence artificielle* 67
- Madeleine Arnold, *la Sémiotique : un instrument pour la représentation des connaissances en intelligence artificielle* 81

objets

- LITTÉRATURE : Marie Francoeur, *Sémiotique de la littérature et esthétique des signes* 91
- John Pier, *Pragmatique du paratexte et signification* 109
- THÉÂTRE : Claude Marty-Bruzy, *la Sémiotique de la mise en scène* 119
- CINÉMA : Régine-Michal Friedman, *Espaces du cinéma et labyrinthes de l'histoire* 129
- MUSIQUE : François Delalande, *le Bipôle objet/conduites : réflexions sur l'objectif de la sémiotique musicale* 141